

que saura toujours mieux que personne), mais où elles savent sentir tout ce qu'il y a de beau dans la nature et dans les arts (instruction et civilisation bien autrement nobles), et où Molière, en un mot, n'aurait pas trouvé de quoi faire ses *Précieuses ridicules*, ni ses *femmes savantes*, ce qui eût été un grand dommage pourtant. Donc, les sonnets d'Emilio avaient jeté comme un charme sur Francesca, l'éducation poétique a bien aussi ses inconvénients, mais ils valent mieux encore que ceux de l'éducation pédante : l'une peut égarer le cœur, l'autre le supprimer ; et la religion est là qui ramène, mais qui ne peut pas ressusciter. Francesca se croyait une nouvelle Laure d'un nouveau Pétrarque ; elle serait comme un anneau de plus à cette chaîne glorieuse des belles et chastes amours des poètes ? L'ambition de ses rêves pouvait-elle aller au delà ! Elle en faisait elle-même la fatale expérience. Emilio n'avait que vingt ans ; il n'était maître encore ni de sa fortune ni de ses actions, et son père, déjà fort mécontent de toutes ses dépenses, ne serait nullement disposé à une alliance sans richesse, à marier la ruine avec la dissipation. Voilà ce que s'étaient dit les pauvres enfants.... Où, et quand cela ? qui peut le savoir ? Francesca ne sortait qu'avec sa mère. Mais quelquefois la marquise dormait au sermon, et peut-être que Francesca n'écoutait pas alors la voix qui prêchait tout haut. Quoi qu'il en soit, elle revint un jour avec un papier où les mots suivants étaient presque effacés par les larmes :

“ Mademoiselle, je pars, je retourne à Florence, comme je vous l'ai dit, pour me jeter aux pieds de mon père et le conjurer de me laisser jeter aux vôtres ce qui me revient de la fortune de ma mère, si faible prix de votre cœur. Peut-être n'appellera-t-il pas folie un amour qui me ramène à la sagesse.... Quoi qu'il en soit conservez-vous à moi jusqu'aux premiers jours de ma liberté ; vous savez l'usage que j'en ferai. Savez-vous combien il est doux de se dire : Il y a dans le monde un homme dont je suis le rêve et la pensée, et dont la volonté passionnée renversera tout pour venir mêler sa vie à ma vie et me nommer jusqu'à la mort du nom de sa bien aimé ? Dites, savez-vous combien cette certitude est douce ? Oh ! qui le saurait sur la terre, si ce n'est mon adorée Francesca ? Adieu, ma beauté chérie,

adieu, pour peu de temps j'espère.... Et puis le bonheur à tout jamais.

“ TON EMILIO.”

Ce départ, ces brûlantes promesses, cet avenir si incertain, le seul possible pourtant, ce premier tutoiement de l'amour au dernier mot de ce billet signé avec le sang d'Emilio !.... comment le cœur de la jeune Italienne aurait-il pu tenir contre tant d'angoisses et de séductions ? Aussi n'y tint-il pas. Francesca monta tout enflammée, à sa terrasse sur la mer, et confia aux vents qui emportaient son bien-aimé mille serments de n'aimer que lui, mille vœux insensés... Puis elle renferma le billet dans son sein et toutes ses larmes dans son cœur, et descendit au salon tenant à la main une broderie dont elle s'occupa auprès de sa mère avec un vif intérêt. Quelques minutes plus tard, on annonça M. le baron de Garden.

C'était un homme de quarante-cinq ans, très-grand, très-gros, très-gras, avec un habit bien dans son premier lustre, du linge de neige, des chaînes d'or qui se croisent, une physionomie ouverte et riante, et une belle tabatière de quinze cents francs, toujours à la disposition de tout le monde, un de ces bons Allemands tout ronds, qui inspirent la confiance rien qu'en se montrant, et qui absorbent par la puissance aspirante de leurs poumons tout l'azole d'un salon de cinquante pieds carrés sur vingt de hauteur. Ce monsieur ne resta qu'un quart d'heure, ne dit presque rien, fut fort aimable et demanda, en sortant, la permission de revenir le lendemain faire sa cour à madame la marquise et à la signora Francesca.

M. le baron de Garden n'était que depuis trois semaines à Palerme, où il étalait un grand luxe avec les manières les plus simples. On ne savait pas trop d'où il venait ni ce qu'il faisait ; on savait seulement qu'il était fort riche, et, sur cette seule recommandation, il avait eu ses grandes entrées dans les meilleures maisons de la ville. C'est ainsi, que, de proche en proche, il s'était introduit dans la famille Pelazzi, où un grand intérêt l'appelait. Riche comme il était, il n'avait qu'une seule ambition, celle de s'allier, à une haute famille dépourvue de richesses et de faire le bonheur d'une aimable demoiselle en réparant les injustices du sort. C'est ainsi qu'il s'était noblement annoncé dans le pays, et les partis aristocratiques ne lui man-